

# Distorsion(s) du patriotisme. Le cas Captain America.

Les super-héros sont, finalement, des hommes comme les autres. Ce qui les différencie cependant ce sont leurs actes, leurs engagements et leurs passions qui paraissent comme extrapolés. Car ce n'est pas leurs capacités physiques qui les singularisent mais leur statut de héros qui les met face à de violentes contradictions et les force ainsi à concilier leurs fonctions héroïques et leurs conditions d'hommes en des allers-retours incessants. Ce n'est pas une histoire neuve – que l'on se remémore les épreuves d'Achille ou les errements d'Ulysse. En étant ni tout à fait homme, ni tout à fait dieu, le héros ne peut trouver sa place dans une société dans laquelle il est nécessairement en marge. De fait, les relations sociales sont, pour lui, presque impossibles et occasionnent doutes et égarements. Car, dissimulé aux yeux de tous, ce jeu de double identité est le handicap premier de son existence. Posant ainsi la question de sa place véritable au sein de la société. Plus qu'une double identité c'est une double fonction (*ergon*) qu'il occupe dans la cité. À la fois héros et *autre chose*. Ce double *ergon* n'est pas, comme l'écrit Platon<sup>1</sup>, sans poser problème car il ne délimite pas strictement la place de l'individu et peut être, de ce point de vue, la cause d'une instabilité de la structure sociale.

Le super-héros, donc. C'est dans une période de forte récession, de crise politique aux États-Unis, à la fin des années trente, qu'il fait son apparition et continue, aujourd'hui de lier son destin, "en marge", à l'histoire socio-économique et culturelle de son pays. Incarnation d'un espoir, combattant inégalités et injustices, en prenant le relais des autorités civiles qui sont, ou incompétentes, ou absentes, le super-héros est la réponse à l'idéal sécuritaire.

À l'heure des incertitudes et de la lassitude des citoyens envers leurs gouvernants l'espoir repose sur cet homme nouveau. Un "justicier" — c'est-à-dire qu'il se trouve en marge de l'organisation politique de la cité. Mais populaire. Et pour éviter toute forme de discrédit les représentants de la loi ne peuvent qu'accepter le soutien super-héroïque. Ces super-héros sont donc dans un entre-deux, un flou juridique et législatif qui les maintient en dehors de l'institution tout en étant plébiscité par le peuple pour l'aide qu'ils apportent à leurs institutions. Ni tout à fait dedans, ni tout à fait en dehors. Double identité, double *ergon*, à interroger en ce sens. Homme, il est un citoyen qui, pour reprendre une terminologie hobbesienne, a remis son assujettissement à un gouvernement<sup>2</sup>. De sorte que, citoyen, il doit laisser le souverain rendre la justice en son nom. Son costume, qui le dissimule, est donc le moyen de s'extraire de la société civile. Avec un uniforme, comme le policier, le magistrat, le bourreau ou le soldat, il revêt un costume neutralisant sa subjectivité. Cela ne peut être satisfaisant. En effet, en n'étant pas un représentant officiel, en étant en dehors de la cité et de la loi, celui-ci ne peut faire preuve de l'impartialité que l'on demande aux fonctionnaires. En ce sens, il s'accapare une autorité, que nul mandat ne lui a remise. En somme, la vraie question autour de l'existence du super-héros doit être celle du droit et de la violence légitime.

Le super-héros est donc trouble. Mais ce qu'il l'est plus encore, c'est l'usage que les autorités vont en faire. Celles-ci ne peuvent ignorer le vide juridique, les questions éthiques et morales qui entourent l'aide, providentielle, du super-héros.

Car, si dans un premier temps les autorités semblent inquiètes de l'arrivée de ces héros elles vont, tacitement, leur donner l'espace nécessaire pour faire usage de leur justice expéditive.

Si l'on ne peut véritablement parler d'instrumentalisation de cette violence, il existe néanmoins de nombreux cas, soit d'actions conjointes, soit de la mise à disposition du héros au service des forces de l'ordre. Mais un cas est plus extrême encore. Ce n'est pas seulement un super-héros qui se serait, de lui-même, mis au service de la justice, mais le produit d'une armée pour répondre à un besoin. Captain America, puisqu'il s'agit de lui, n'est pas, à l'instar des autres super-héros, au côté de l'institution, il la représente. Ce qui est un cas unique<sup>3</sup>.

Avec son costume aux couleurs du drapeau des États-Unis et son bouclier aussi indestructible que le sont les idéaux et la Constitution américaine, qui est ce super-héros, que représente-t-il? Il est important de noter une différence essentielle: Captain America n'a pas de super-pouvoirs<sup>4</sup>. Steven Rogers son identité civile — est un jeune homme, né en 1917 à Manhattan, lorsqu'éclate la Seconde Guerre mondiale. Orphelin, issu d'un milieu modeste qui ne lui permet pas d'intégrer les Beaux-Arts. Ce début de destinée est quasi identique<sup>5</sup> à ceux qui incarnent le rêve américain. Dans le cas de Cap, et cela est très troublant, il est pareil à celui qu'il entend combattre, Hitler. À parcours identique, sublimation identique: tous deux vont donc sublimer leur échec<sup>6</sup> aux Beaux-Arts par la violence et un patriotisme exacerbé. Autre point intéressant, tous deux disparaissent à la fin de la guerre sans que l'on retrouve leur corps. Captain America réapparaîtra cependant, lui, dans les années soixante. La seule différence est physique. Notre héros grand et blond, apparaît de ce fait comme un faux frère. Un double non pas inversé mais distordu de son pire ennemi. Voilà qui est intéressant.

Steve assiste donc horrifié à la montée du nazisme. Faisant preuve d'un courage exemplaire, il veut intégrer l'armée afin de défendre cette liberté qui lui semble si menacée en Europe. Mais le jugeant trop chétif, les médecins militaires le réforment. Loin d'être découragé, faisant preuve d'un patriotisme à toute épreuve avec la volonté de défendre les idéaux de liberté de son pays, il est repéré par un général. Celui-ci lui propose de participer à une expérience secrète, une nouvelle arme: "le sérum de super-soldat" du professeur Erskine — sérum permettant d'augmenter, au maximum des capacités humaines, la force physique. "N'aie pas peur petit, lui dit un représentant de l'armée, tu vas devenir un des sauveurs de l'Amérique [...] nous t'appellerons Captain America! Grâce à toi l'Amérique va retrouver les moyens de protéger ses frontières." Voilà un destin lié. Doublement lié.

Le jeune homme est alors envoyé en tant que simple soldat sur le front et lorsque l'occasion s'en présente (notamment pour se battre, physiquement, contre Hitler lui-même...) sous le costume de Captain America. Il est donc doublement au front, doublement un héros. Sous l'uniforme militaire (un héros de la guerre) et sous celui de Captain America. Grâce à ses nombreux succès il devient vite populaire, aussi bien auprès des soldats qui voient en lui un idéal de courage et d'abnégation (ils cousent d'ailleurs son image sur leurs affaires<sup>7</sup>), que des populations civiles.



Captain America rencontre les enfants des employés du Pentagone dans le cadre de la journée nationale "emmenez vos enfants au bureau". (Photo : Tech Sgt. Cherie A. Thurlby, USAF)

Son patriotisme, sa volonté de défendre la Liberté, de combattre l'opresseur, de l'affronter directement<sup>8</sup>, vont alors lui donner un statut bien à part. Les super-héros n'avaient jusqu'à présent combattu que des ennemis qui relevaient de faits divers, éventuellement de conspiration nationale. Cap va être tout à la fois celui qui représente l'idéal américain, le patriotisme et le défenseur des frontières nationales, qui entend porter son modèle démocratique à travers le monde. Ainsi lorsque les *comics*<sup>9</sup> relatent, en 1941, ses premières aventures<sup>10</sup>, les éditeurs insèrent à la fin du volume un encart proposant de devenir membre "des sentinelles de la liberté de Captain America [pour] aider ton héros dans son combat contre les espions et les ennemis qui menacent notre indépendance de l'intérieur". Une machine de propagande est donc en marche. Le corps recouvert des motifs du drapeau américain<sup>11</sup>, Captain America prêt au sacrifice (et nous laisserons cette question du corps et du sacrifice pour la nation en suspend...), incarne parfaitement le serment d'allégeance fait au drapeau : "Je jure allégeance au drapeau des États-Unis d'Amérique et à la République qu'il incarne, une nation unie sous l'autorité de Dieu (les références sont multiples dans la vie de Cap), indivisible, avec la liberté et la justice pour tous". Arme, porte-drapeau, défenseur des frontières etc., nous pouvons dès lors comprendre que, pour l'armée, l'identité civile doit demeurer, encore plus que pour les autres super-héros, cachée. En ce sens, la personnalité de Rogers va être aliénée. Pour être certain que l'homme ne se révolte pas contre le rôle auquel l'armée l'a assigné, sa mémoire sera supprimée. Et lorsque, plus tard, il essaiera de retrouver ses souvenirs disparus, l'un des premiers à réapparaître sera, il fallait s'y attendre, celui de ses cours d'instruction civique... Cette occultation par l'armée, non seulement d'une identité mais aussi d'une éventuelle conscience politique, fait apparaître qu'elle considère Captain America comme une arme ; une chose. Un être totalement lisse, sans aspérité, au contraire des autres super-héros qui sont soumis aux doutes, aux passions — révélant tout de leur humanité.

Ainsi notre héros obtient une légitimité que nul autre n'avait jusqu'à présent. Cette légitimité de la violence, donnée par l'armée, est l'expression du politique. Plus exactement une

continuité de la politique, décrite par Clausewitz. Il est le recours à la force. L'arme de la souveraineté nationale. Platon dans un célèbre passage de *La République* explique que ce sont les philosophes qui devraient prendre en charge la gouvernance de la cité — on y voit généralement le fondement de la technocratie, la mise entre les mains du pouvoir aux spécialistes. Captain America en est un exemple d'application. Et s'il n'est pas élu par le peuple il est plébiscité par lui. L'on ne s'étonnera donc pas qu'il soit pressenti pour devenir président des États-Unis<sup>12</sup>... Dans un discours, où finalement, il refuse d'endosser cette fonction, il profite de ce temps de parole, où tous le regardent, pour présenter ses idéaux. Ce qui ne peut manquer de nous intéresser ici. [Le futur président] "doit être prêt à négocier, à faire des compromis (ce qu'il ne peut donc faire)... pour protéger la République à tout prix". Jankélévitch écrit dans *Les Vertus et l'Amour*<sup>13</sup> qu'il convient de se méfier des hommes qui veulent à tout prix, le plus grand bien. Cela passera nécessairement par le plus grand mal. Et l'on peut dès lors se poser légitimement la question de savoir ce que véhiculent les discours de paix et de tempérance de Captain America — et par extension celui des autorités qui l'ont façonné.

L'on sait depuis Machiavel que l'acte et/ou la parole politique n'est pas nécessairement moral<sup>14</sup>. Si l'on convient que Cap soit un personnage politique, (en ce sens qu'il est le produit d'une décision politique et qu'il incarne la continuité du discours politique) on peut penser que celui-ci n'est pas obligatoirement moral. Le prince ou le héros machiavélien est cet homme partagé entre *virtu* et *fortuna* qui doit, parfois, se montrer d'une grande ambition, violent, cruel, rusé et totalement absent de scrupules. La cruauté ainsi bien employée est une vertu politique. Son rôle est de prévenir les catastrophes, de garantir des institutions fermes et efficaces, qui donneront au pays sa sécurité. Ramené à l'individu, voilà une conception ancienne du soldat et qui semble en complet désaccord avec l'époque dans laquelle intervient notre héros. Ne nous méprenons pas, Captain America n'est ni un Borgia, ni un Médicis, mais lui aussi doit savoir libérer ses instincts, ses envies de violence, être sans morale pour, parfois, défendre l'idéal qui est le sien. C'est en fait son rôle. Le politique passe nécessairement par là.



En somme le héros s'illustrant à la guerre est celui qui libérera ses instincts violents. Cette violence qui n'existe nulle part ailleurs que sur le champ de bataille et dans l'état de nature. Ce statut de héros sanguinaire est, on peut donc le supposer, un moment en dehors du cadre politique. Et, en effet si l'on s'attache à l'origine de la fondation de l'État — notamment dans le *Léviathan* — le pacte social intervient lorsque tous les individus quittent un état de nature, un état de violence au profit d'une contrainte légale qui prendra le relais du jugement et de la condamnation. Cet état de nature est donc un état de guerre (permanent), le lieu même — et Hobbes reprend la formulation à Plaute — du *Homo homini lupus*. Souvenons-nous, "la raison du plus fort est toujours la meilleure" nous dit la morale du loup et l'agneau. Du souverain-loup. De là Derrida tire un fil. Ce territoire commun entre l'homme et l'animal. Entre le loup et le souverain. Être Souverain et Loup. Être double, voilà qui nous ramène à nos super-héros. On ne s'étonnera donc pas de voir, à un moment de son histoire, Captain America transformé en loup...<sup>15</sup>



Couverture de Marvel Comics Captain America n° 406, sept. 1992. USA / dessin de Rik Levins.

C'est donc ici le moment le plus hors-la-loi de l'existence de notre héros. Mais un hors-la-loi trouble, puisque mis en œuvre par l'institution. Un retour à l'état de nature institutionnalisé où "l'homme est, à nouveau, un loup pour l'homme". Ce locus troublant qui au sein de l'institution permet un retour, en son nom, à un état de violence furieuse. Et même si notre héros n'est pas particulièrement sanguinaire, préférant livrer ses ennemis que de les tuer, il est un combattant redoutable qui n'hésite pas à défendre des idéaux par la force. À être une bête, un loup. Pas tout à fait homme, pas tout à fait bête mais tout à fait patriote. Tout à fait héros, dieu, *Homo homini Deus*<sup>16</sup>. Pour Machiavel il y a deux manières de combattre, celle des hommes et celle du politique. La première est celle de la force et non de la Loi et donc de la bête. Cap n'est pas un homme il est un super-héros contrôlé par le politique. Il est la continuité/retour du politique. Machiavel l'écrit : "Il faut donc qu'un prince sache agir à propos en bête et en homme<sup>17</sup>". Il "faut donc" que le prince combatte avec deux armes, la Loi, la force. En homme et en bête. Et si Cap est avant tout un symbole, n'est-il pas aussi, encore un peu, homme... ? N'est-il donc finalement pas pareil au Centaure, moitié homme, moitié animal ? Toujours double notre héros. Toujours ambivalent il ne trouve pas sa place. Mais n'en doutons pas, il est un souverain. Au minimum, il a été façonné pour être la meilleure représentation de la souveraineté nationale américaine et de son combat. Mais alors, revenons-y, qu'en est-il de la moralité de notre héros ? En mettant en avant son patriotisme, sa volonté de défendre son pays, il donne alors l'impression que ses valeurs

sont élevées au rang de vertu morale. La violence (parce qu'elle permet de défendre un idéal de paix, de patriotisme ou de valeurs que l'on entend exporter) est alors un mal nécessaire. Rien de moral, assurément ici pour ce qui concerne Captain America ou tout héros engagé dans cette idée de justice expéditive. Allons plus loin. Cap, nous l'avons vu, est en marge des autres super-héros. Seul super-héros institutionnel il est *a rogue*, ce terme anglais qui désigne un animal en marge de son clan. Si Captain America est soit un souverain, soit un représentant (un acteur technique) de la souveraineté américaine et qu'il combat au nom de la liberté des États voyous (*rogue State*, en anglais), on peut se poser la question de la légitimité et se demander lequel des États est le plus *rogue*... Ou, pour poser la question autrement, quelle morale peut bien véhiculer le "symbole vivant de la liberté", ce porte-drapeau ? Et plus encore, lorsqu'après bien des aventures il rejoint en 1964 le groupe des *Vengeurs* intervenant sur des territoires en guerre. En Irak par exemple... Cette résurrection de Cap en 64 se fait dans un moment de crise intense. L'assassinat de Kennedy quelques mois plus tôt et la guerre du Vietnam, qui s'enlise, ont mis à mal non seulement les institutions, l'unité nationale et font subir aux États-Unis une crise de la représentation politique. En ce sens on peut voir le retour de notre héros comme le signe d'une Amérique en crise qui a besoin, à nouveau, d'être fédérée autour d'un idéal. Mais *Vengeurs*, voilà un problème. Si ce groupe de super-héros s'est choisi ce nom c'est qu'il n'a donc rien à voir avec la justice, cet idéal du héros. La vengeance n'appartient pas aux valeurs érigées par la société. Elle demeure une des passions constitutives de l'état de nature et de ce fait ne peut être pensée que dans une optique de retour, de guerre. Et, lorsque Captain America va devenir un des chefs de ce groupe, on ne peut voir là, encore une fois, que la preuve de la légitimité de la violence. En intervenant, donc, sur des territoires extra nationaux au nom du peuple américain (c'est le seul qui puisse véritablement, "légitimement", le faire) il y a donc une forme d'ingérence dissimulée sous le motif d'une aide apportée au retour des libertés individuelles. Il est inutile de rappeler les exemples où, comme insistait Hanna Arendt, ce sont les plus puissants États qui, en faisant et pliant à leurs intérêts le droit international, proposent, mais en somme produisent des limitations de souveraineté aux États les plus faibles. Et cela, en allant parfois jusqu'à violer le droit international tout en accusant les États les plus faibles de ne pas respecter le droit international et d'être des États voyous. Des États hors-la-loi. "Les États puissants qui dominent et se donnent toujours des raisons pour se justifier, écrit Derrida, se déchaînent alors eux-mêmes comme des bêtes cruelles, sauvages ou pleines de rage<sup>18</sup>." Bien sûr, nous l'avons déjà écrit, notre héros n'est pas un tueur, mais par son costume et les idéaux qu'il incarne, il est cette souveraineté. Et son costume, justement, dit bien toute cette ambiguïté des États puissants au discours trouble, souvent équivoque qui sous couvert de morale et de vertu dissimule les plus grandes peurs et les plus grands crimes. Pour s'en convaincre il faut examiner le casque de Captain America et constater que, comme Hermès, celui-ci est doté d'ailes. Hermès rappelons-le, est le dieu qui permet le passage aux enfers, mais — et c'est cela qui nous intéresse ici — le dieu des voleurs, des fourbes, des menteurs mais aussi des contrats (commerciaux, cette simple évocation doit pouvoir suffire à créer des liens avec ce que nous évoquons un peu plus haut). Dieu de la fourberie donc, de la parole faussée. Et en même temps — et c'est pourquoi Zeus, son père lui a confié ce casque ailé — messenger des dieux... En ce sens annonciateur de la bonne parole. Voilà où nous voulions en venir.

C'est entendu, il y a du Hermès dans notre super-héros qui finalement ne semble pas en être un. Ce qui est certain, c'est qu'il y a une grande distorsion — et c'est ce que nous nous sommes employés à montrer ici — entre la réalité Captain

America, l'image qui est faite de lui et la façon dont celle-ci a été ou est utilisée. En somme il est une victime. Victime de son image d'icône, car n'en doutons pas, il est une icône façonnée par le pouvoir. Il est le symbole fixe d'une Amérique en mouvement. C'est en somme une forme de conscience collective idéalisée, qui épouse les idéaux et l'histoire de son pays. C'est, en ce sens le dieu-souverain du peuple. Peu importe qu'il soit moral ou non, il répond aux passions des hommes, se fait leur porte-parole à travers le monde.



Couverture de Marvel Elite n° 27 / Marvel France, mars 2003.

Lorsqu'après le 11 septembre, Rogers aide à retrouver des victimes sur *Ground zero* il est encore une fois là où on l'attendait. Et lorsque sous le costume de Captain America

il s'apprête à partir en Irak, son désir de vengeance (car il s'agit bien de violence et donc de "hors-la-loi") est sans appel. "On peut les **traquer**<sup>19</sup>. Remonter le sillage des morts et de la terreur qu'ils sèment sur leur passage. On peut transformer la terre qu'ils foulent en désert de cendres. Ça ne compte pas. Il faut qu'on soit plus **fort** que jamais. En tant que peuple. En tant qu'Américains. [...] Unis par la force qu'aucun **ennemi** de la **liberté** ne pourra jamais comprendre. [...] Ne pas laisser l'ennemi choisir le lieu ni l'heure de la bataille. Ne pas laisser l'ennemi deviner votre puissance ni votre angle d'attaque. Il ne doit pas vous voir venir. Frapper sans avertissement. Ne **jamais** laisser l'ennemi vous **attirer** dans un piège. Ce monstre est un fin stratège. Il t'a obligé à violer la moitié des règles du combat avant même que tu aies rejoint le champ de bataille."

Mais à l'heure du doute national, lorsqu'il visite la prison de Guantanamo, il doute lui aussi, suivant ainsi l'opinion américaine et semble comme abasourdi par des violations de libertés individuelles faites à l'encontre des prisonniers... Voilà un renversement de situation.

Captain America meurt en mars 2007 sous les balles d'un sniper. Le sniper, rappelons-le, c'est le symbole du soldat de la guerre civile, du conflit au cœur de la Cité. N'était-ce pourtant pas sa mission première de protéger les frontières? La guerre civile, n'est-ce pas le retour à l'état de nature au cœur du politique? Cette mort est donc la pire que nous aurions pu imaginer pour ce symbole de l'Amérique. Elle est la preuve de l'échec de la mission, et du choix de la violence légitimement confiée à Captain America, dieu des patriotes. Mais les héros ne meurent jamais, c'est bien connu. Et à l'heure où nous terminons ces lignes, au moment même de l'investiture du nouveau président américain Barack Obama, Captain America est attendu pour lui serrer la main. Tout un symbole.

Alexandre Mare

<sup>1</sup> République, VII, 519d8-521b11, voir aussi J. Annas, *Introduction à la République de Platon*, Paris, PUF, 1995, p. 95.

<sup>2</sup> Sur l'état de nature et l'assujettissement du sujet à un souverain, voir Thomas Hobbes, *Léviathan*, L. II, Chap. XX.

<sup>3</sup> Il y a bien sûr des exceptions, comme, par exemple Captain Britain...

<sup>4</sup> Il n'est cependant pas le seul, Batman par exemple n'a pas de super-pouvoirs.

<sup>5</sup> On constate que pour nombre d'entre eux le héros a souvent le même parcours durant son enfance et son adolescence : des origines modestes (Spiderman), et/ou la perte de ses parents (Batman), et/ou qu'il soit, de première ou de seconde génération, immigré (Superman).

<sup>6</sup> Bien que dans le cas de Captain America ce sont ses moyens financiers qui ne lui ont pas permis d'accéder aux Beaux-Arts.

<sup>7</sup> Pour se convaincre de l'image que Cap a auprès des militaires il suffit de regarder, la seule, image qui illustre l'article qui lui est consacré sur Wikipedia...

<sup>8</sup> Il est intéressant de noter que Hitler apparaît comme un *super-vilain*, c'est à dire un ennemi du super-héros, il n'est pas seulement un vulgaire voleur, assassin etc., il est, en quelque sorte, le double maléfique du super-héros.

<sup>9</sup> Bandes dessinées américaines pour le jeune public.

<sup>10</sup> *Marvel : les origines*. Tome 2. Marvel France / Panini. 2003.

<sup>11</sup> À noter cependant que les seuls à avoir le drapeau américain sur le corps sont les soldats et les personnalités administratives importantes décédés.

<sup>12</sup> Sous les couleurs du *Nouveau Parti pour le Peuple* - voilà qui à première vue semble bien populiste...

<sup>13</sup> V. Jankélévitch, *Les vertus et l'Amour*, T1., Champs-Flammarion, 1986.

<sup>14</sup> Sur cette question, nous renvoyons à Machiavel, *Le Prince*, GF.

<sup>15</sup> *Captain America n° 406*, Marvel Comics, sept. 1992. USA

<sup>16</sup> "Alors que l'homme est un loup pour l'homme dans la situation originelle, il se fait dieu pour l'homme dès lors que l'usage de la raison a mis fin à l'angoisse qui habite les individus jusque-là ennemis les uns les autres.[...] Ce dieu est l'État et sa caractéristique divine essentielle est, selon Schmitt, la *potestas*, le pouvoir, il est le *creator pacis*, qui assure la sécurité, l'ordre et la protection." Maurice Weyembergh, *Carl Schmitt et le problème de la technique* in *Les philosophes et la technique*, ouvrage collectif sous la direction de Pascal Chabot et Gilbert Hottot. Vrin, 2003. p. 150-151.

<sup>17</sup> *Ibid.* Le Prince - Chapitre 18.

<sup>18</sup> Jacques Derrida, *Séminaire I, La bête et le souverain*. Éditions Galilée, 2008. p. 280.

<sup>19</sup> Les mots en caractères gras sont ceux qui apparaissent soulignés par l'éditeur qui relate cet épisode. *Marvel Élite*, n° 27. Marvel France. Mars 2003.